



folin
POLICIER

**THIERRY
JONQUET**

Moloch

FOLIO POLICIER

Thierry Jonquet

Moloch

Gallimard

L'œuvre de Thierry Jonquet est très largement reconnue. Sur un ton singulier, il a écrit des romans noirs où se mêlent faits divers et critique sociale. Nombre de ses romans ont été adaptés pour le cinéma ou la télévision, notamment *Mygale*, par Pedro Almodóvar sous le titre *La piel que habito*, en 2011.

Ce roman est une fiction. Toute ressemblance avec des événements ou personnages réels serait une pure coïncidence.

JEUDI

1

Ils étaient là, pataugeant dans la boue, hébétés, certains pleurant, d'autres hagards, les mains tremblantes, la gorge nouée par le dégoût, la pitié, la colère, la honte, un mélange confus de ces sentiments si voisins, tous à scruter le ciel gris-bleu, dans ce matin de printemps, tous à songer à ce qu'ils avaient fait une demi-heure, une heure plus tôt, quand le téléphone avait sonné chez eux pour les tirer du sommeil et les convoquer devant cette maisonnette d'apparence si banale, dressée au fond d'un terrain vague. À tous on avait donné la même consigne. Rendez-vous illico presto à deux minutes de la porte de la Chapelle, à l'entrée d'une ruelle éventrée de part en part, labourée par les pelleteuses, où s'alignaient encore quelques façades intactes de vieux immeubles, vidés de leur substance par les grues à boule qui les avaient surpris à revers. Ne subsistait qu'un décor chaotique, sauvage. Ici, des pans de murs striés de tracés noirs, ceux des conduits de cheminées qui d'étage en étage s'échelonnaient en chicanes pour former un réseau aux

ramifications savantes. Là, un escalier en vrilte, suspendu dans le vide, accroché comme un serpent à une poutrelle et menaçant de s'effondrer d'un instant à l'autre. Et partout des lambeaux de papier peint claquant au vent, rongés par l'humidité, qui s'effiloçaient en de grossiers confettis. Cette rue ne portait même plus de nom, elle n'était plus qu'une trace sur un plan. Le point B12/A15 sur celui de la préfecture de Police, dont chaque inspecteur détenait un exemplaire, et qui quadrillait Paris à la manière d'un jeu de bataille navale, un filet aux mailles serrées. Impossible de se tromper. Le type de permanence au Central avait bien pris soin de préciser la topographie des lieux : le pavillon se trouvait au fond du terrain vague, juste derrière le chantier. Une de ces bicoques modestes, comme il y en avait tant, jadis, dans les arrière-cours parisiennes. La façade se lézardait en maints endroits, la toiture n'était pas de la première jeunesse, mais l'ensemble avait encore fière allure, et, signe qu'elle avait été habitée jusqu'à une date assez récente, elle était équipée de volets métalliques coulissants au lieu de ceux de bois qu'on voyait d'ordinaire sur ce genre de construction.

*

L'inspecteur Dimeglio ferma les yeux. Il avait été le premier de l'équipe à pénétrer dans la maison, le seul édifice encore intact dans ce décor dévasté. C'était plus qu'il ne pouvait supporter. Paupières closes, il tentait d'effacer de sa mémoire les images qui s'y étaient inscrites. Dès la première seconde, dès le premier pas dans le séjour, sitôt dépassée

l'entrée, il avait compris qu'il lui faudrait de longues semaines pour oublier, pour gommer. Dimeglio parvenait toujours à gommer, c'était le terme qu'il employait, « gommer ». Râper avec application, comme on dit d'une tache d'encre rebelle sur un cahier d'écolier...

Avec le temps, vingt-sept annuités de service — plus que treize à tirer avant la retraite ! — l'inspecteur Dimeglio avait appris à « gommer ». Il tenait cette faculté pour une grande qualité professionnelle. Une compétence *sine qua non*. Le b-a ba du métier de flic. Apprendre à gommer, à effacer, à éclaircir l'écran de la mémoire, sinon, on ne tenait pas le coup en rentrant chez soi. Non, on ne tenait tout simplement pas le coup en face des gosses qui disaient bonsoir papa, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, qu'est-ce que tu as vu, est-ce que les bandits, tu les as arrêtés ? Les garnements qui réclamaient qu'on leur lise un conte avant de s'endormir. Et qui, plus tard, vous collaient des tas de soucis sur le dos, avec les devoirs de maths bâclés, les amourettes d'ados qui finissent toujours mal, les menues insurrections contre l'autorité paternelle. Depuis l'époque des contes, les enfants de Dimeglio avaient grandi. La plus jeune venait d'entrer en cinquième. Les enfants, ses enfants. Les nuits de veille durant une rougeole, une coqueluche, les couches achetées au supermarché, les gâteaux d'anniversaire, les rendez-vous avec les instits à chaque fin de trimestre... Une poussière de petits souvenirs insignifiants qui traçaient malgré tout, en s'enchevêtrant les uns aux autres, la trame d'une vie. Celle de Dimeglio, inspecteur principal à la Brigade criminelle, indice 320. Une vie sans histoires.

Mais là, tout près, on avait écrit autre chose. Une histoire, précisément. Au singulier. Avec une chute abrupte, irrémédiable. L'inspecteur Dimeglio, de toutes ses forces, s'acharnait à gommer les images. Il cherchait les mots pour décrire ce qu'il avait vu dans la maisonnette. Il voulait oublier les images, c'est pourquoi il appelait les mots à la rescousse, à la manière d'un exorcisme. S'il parvenait à nommer les choses, à trouver les outils adéquats — adjectifs, pronoms, adverbes — pour mieux les cerner, les emprisonner, les corseter dans le glacié d'une narration, alors, il parviendrait à « gommer », à blanchir sa mémoire de façon efficace, radicale. Dimeglio n'avait pas peur des mots, seulement des images. Il songeait déjà aux bribes du rapport qu'il rédigerait : un corps au point A près de la fenêtre, en décubitus dorsal, un autre au point B, près de la porte d'un placard, en décubitus ventral. Un autre encore, assis comme en tailleur au beau milieu de la pièce, les bras recroquevillés le long du torse. Un quatrième, à l'arrière du pavillon, côté cuisine, engagé jusqu'aux deux tiers inférieurs du rachis sous le rideau de fer presque totalement abaissé qui obstruait l'une des fenêtres. Le torse intact, émergeant à l'extérieur de la maison, le visage figé dans la douleur, mais le reste du corps quasiment détruit, de la ceinture pelvienne jusqu'aux orteils. Rachis, décubitus, ceinture pelvienne. À force de côtoyer les techniciens de l'Institut médico-légal, Dimeglio avait fini par assimiler quelques termes empruntés à leur jargon. Une performance.

Des bribes, oui, un fouillis, un brouillon, une esquisse. C'était encore trop tôt, en effet. Dimeglio le savait. Il ne faisait qu'anticiper. Les mots vien-

draient lentement. Chacun en temps voulu. Il faudrait décanter, trier, tamiser. Ses rapports étaient hautement appréciés, à la Brigade. Parmi tous ses collègues, il était celui qui savait le mieux extraire le suc des faits pour en restituer un tableau d'une grande neutralité. On lui faisait totalement confiance. Absorbé par cet exercice de méditation, Dimeglio se passa la main sur le visage et tira nerveusement sur le col de son imper. Un geste machinal, un tic qui trahissait d'ordinaire son agacement.

*

Tout aussi pensif, l'inspecteur Dansel se résolut à rejoindre Dimeglio. Il dut traverser une partie du no man's land qui entourait la maison, un terre-plein hérissé de débris hétéroclites, machines à laver désossées, carcasses de mobylettes soigneusement disséquées, tubulures à l'origine incertaine, en bref tout un conglomérat de ferraille déjà à demi enfoui dans la glaise, mais qui semblait jaillir du sol dans un ultime effort, comme pour protester de son abandon. Des plants de rhubarbe sauvage, de pissenlit, voire de laitue, s'épanouissaient alentour, en touffes compactes, timides, frileuses, mais cependant avides de conquêtes territoriales, résolues à ne pas s'en laisser conter par la gent métallique majoritairement maîtresse des lieux.

Dansel pataugea dans des flaques de boue irisées par des résidus d'huile de vidange, ou nappées de reflets grisâtres échappés d'un amas de fûts de peinture industrielle, dont une palette entière achevait de rouiller en se fendillant, à quelques mètres à peine de l'entrée de la maison. Les bidons suintaient

leur jus, d'un goutte-à-goutte presque imperceptible, qui esquissait le lit d'une rivière, creusait des méandres, encerclait des îlots de terre sèche, pour se fondre bientôt dans un tracé aléatoire, obstiné et gluant.

Dansel avait pénétré dans la maison, lui aussi. Quelques minutes après la première incursion de Dimeglio. Il avait vu les corps, repéré en quelques coups d'œil la géographie du lieu, impassible comme à son habitude. Il s'était retiré aussitôt, à reculons.

La veille, il s'était acheté une paire de Paraboots au rayon Chasse et Pêche de la Samaritaine. Des godasses à toute épreuve, du cuir cousu main, ocre-roux, le genre de croquenot qui autorise toutes les facéties, de la déambulation pépère en ville jusqu'à la randonnée en forêt. À chacun de ses pas dans la boue du terrain vague, les Paraboots de l'inspecteur Dansel imprimaient une trace profonde, bien nette, du talon jusqu'à la pointe du pied. Un véritable chemin, balisé, comme un sentier tracé sur une carte d'état-major. S'approchant de Dimeglio, Dansel lut dans le regard de son collègue un soupçon de reproche. Il haussa les épaules.

— Tout le monde a pataugé ici, soupira-t-il, contrit, alors un peu plus un peu moins...

Dimeglio hocha la tête, indulgent. Dansel avait raison. Un employé de banque matinal, qui avait l'habitude de promener son chien dans les parages, avait aperçu des flammèches s'échappant de la maison et aussitôt alerté une patrouille — deux clampins à mobylette — croisée sur le boulevard. Les pauvres gars, des « képis » habitués à régler des problèmes de circulation, avaient investi les lieux, abasourdis. Après leur découverte, ils avaient piétiné

les environs immédiats, effaçant d'éventuels indices, si bien qu'il était inutile de prendre des précautions supplémentaires. Il n'y avait pas grand-chose à regretter. De toute façon, au pire, ce serait l'affaire des gens du labo de démêler à qui appartenaient les empreintes de pas.

Dimeglio s'était adossé à l'épave d'une Renault Espace délestée de tout son aménagement intérieur qui gisait sur ses essieux dans le terrain vague. Dansel l'y retrouva. Ils restèrent un long moment côte à côte, silencieux.

— À ton avis, avec quoi ils ont fait ça ? demanda Dansel.

Dimeglio avait beau fouiller sa mémoire, il ne parvenait pas à trouver de réponse. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Il tira un calepin de sa poche, esquissa un plan grossier du séjour, de la cuisine, des toilettes, du petit couloir, en fait de simples rectangles qu'il agrémenta d'étoiles pour désigner l'emplacement des corps. Il se souvenait parfaitement du premier, à gauche en entrant. Les jambes étaient intactes, seuls le torse, la tête et les membres supérieurs avaient été atteints. Le deuxième, au centre de la pièce, celui-là était totalement carbonisé. Une large tache noire avait essaimé sur le sol carrelé, dessinant de vastes pétales tout autour de lui, comme une corolle. Le troisième, idem. Le quatrième, c'était l'inverse du premier. Les membres inférieurs avaient été rongés par les flammes, mais la victime avait tenté de s'échapper, et était restée coincée sous le rideau de fer côté cuisine, si bien que le thorax, la tête, les bras, les mains, étaient indemnes. Dimeglio s'ébroua. En faisant le tour du pavillon, par-derrière, il avait croisé le regard fou de

la victime, un regard qu'il ne parviendrait jamais à décrire. Dans son rapport, plus tard, il mentionnerait simplement l'emplacement exact du corps. Pas le regard. Dansel s'empara du calepin et compléta le croquis.

— Tu as vu les éclats de verre, sur le sol ? Il y en avait un peu partout, ça fait penser à des bouteilles incendiaires, des cocktails Molotov... c'est peut-être ça ? hein ?

Dansel resta pensif un long moment. Son regard avait été attiré par les corps, si bien qu'il n'avait pas aperçu les morceaux de verre. Mais maintenant que Dimeglio lui rappelait ce détail, il lui sembla qu'il lui devenait plus facile de reconstituer une vue d'ensemble, plus précise.

— Oui, oui... Tu as raison, je me souviens, j'ai vu le culot d'une bouteille, juste devant le premier corps, à côté des chaînes.

Ce fut au tour de Dimeglio d'être étonné.

— Des chaînes ? Tu es certain qu'il y en avait plusieurs ?

— Non, une seule, en fait, très lâche, qui les entravait tous par les chevilles, avec des colliers en guise de menottes ! confirma Dansel. Comme des gros colliers de plomberie ! Le tout raccordé à la tuyauterie du radiateur, ici, près du placard.

Il traça une croix sur la feuille du calepin. Dimeglio approuva. Il se souvenait des menottes.

— Celui qui a réussi à se faufiler sous le rideau de fer en portait aussi, ajouta-t-il, concentré.

— Oui, effectivement, il a bien failli s'échapper, d'ailleurs.

— Dommage pour lui... soupira Dimeglio.

Ils contemplèrent leur croquis, de nouveau. Satis-

faits de constater qu'ils étaient d'accord. Comme d'habitude. Depuis plus d'une dizaine d'années qu'ils travaillaient ensemble, Dimeglio et Dansel ne s'étaient jamais engueulés. Ils avaient eu de menus différends, bien entendu, mais rien de grave. Ils formaient une curieuse équipe.

Physiquement, ils étaient aussi dissemblables qu'on puisse l'imaginer. Dimeglio mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et affichait cent kilos sur la balance. Cent cinq les mois d'hiver : il se constituait alors une couche de graisse protectrice qui fondait dès les premiers beaux jours. Son crâne chauve et bosselé suggérait une longue carrière de catcheur, mais Dimeglio n'était jamais monté sur un ring. Son visage rond, jovial, était alourdi par des bajoues marquées par la couperose. La silhouette de Dansel, au contraire, évoquait la fragilité. Petit, malingre, pâlot, le cheveu abondant et grisonnant, il se déplaçait avec parcimonie, légèreté et discrétion dans un perpétuel costume de Tergal noir, la pomme d'Adam meurtrie par des chemises blanches strictement boutonnées jusqu'au col, presque à la limite de l'étranglement. De temps à autre, il glissait son index droit dans l'encolure, entre la peau et le tissu, comme pour se donner un peu d'air. À l'inverse, enveloppé d'un imper fripé, été comme hiver, flottant dans de larges pantalons de velours, le torse emmaillotté de gros pulls qui semblaient avoir servi de griffoir à un chat, Dimeglio pilonnait le sol de toute sa masse, les bras agités dans une boulimie de mouvement, déterminé à bousculer un décor trop étroit pour laisser sa carrure s'y épanouir à ses aises.

Dimeglio lança un bref coup d'œil vers l'entrée du passage garni de pavés qui permettait d'accéder au

terrain vague. Une palissade taguée séparait la maison du chantier. On commençait à entendre le bourdonnement de la circulation automobile, autour de la porte de la Chapelle, toute proche. Les banlieusards entraient dans Paris. Les ouvriers maçons qui travaillaient sur le chantier arrivaient, un à un, étonnés de se voir accueillis par les flics que Dimeglio avait postés en faction à l'entrée du passage. On les embarquait dans un algéco situé de l'autre côté de la palissade du chantier.

— Il faut les coincer, ceux-là ! marmonna Dansel. Ils bossent du matin au soir à proximité, ça serait étonnant qu'ils n'aient rien aperçu.

— Et surtout rien entendu ! renchérit Dimeglio. Moi, si j'étais enchaîné dans une baraque abandonnée, je gueulerais !

— Les marteaux-piqueurs, la bétonneuse ?

— N'importe quoi ! Quand j'étais gamin, j'y ai bossé sur les chantiers, avec mon vieux ! Crois-moi, on fait des pauses ! C'est un boulot de chien, mais on s'accorde des instants de répit. Merde alors !

L'évocation des vacances scolaires passées sous la férule paternelle à trimer en maniant la truelle ou la pioche plongeait toujours Dimeglio dans des accès de colère froide. Il ouvrit les mains, comme dans un geste de prière, et contempla ses paumes meurtries de cicatrices et de crevasses. Des mains qui n'avaient pas oublié.

— Ou alors, c'était la première nuit, reprit Dansel, conciliant. On les a enchaînés là-dedans hier soir et cramés tout aussitôt ! On les a amenés ici pour les tuer. Juste pour les tuer.

Il garda le silence un instant, et décolla la boue d'une de ses semelles à l'aide d'une tige de métal ramassée sur le sol.

— Non, corrigea-t-il, c'est complètement idiot ce que je viens de dire !

— Ah ouais ? Pourquoi ? demanda Dimeglio, séduit par l'hypothèse.

— Les cartons, à droite en entrant, près de la cheminée, tu les as vus ? Il y avait des bouteilles d'eau, des paquets de chips, d'autres babioles... De quoi les nourrir pendant quelques jours. On n'aurait pas amené de la bouffe juste pour leur offrir une petite collation avant de les arroser à coups de cocktails Molotov, ça ne tient pas debout ! Ils ont appelé. C'est évident.

Dimeglio acquiesça. Les victimes avaient hurlé. Il faudrait trouver une explication au silence des maçons qui bossaient sur le chantier. Une excuse quelconque pour pardonner leur indifférence alors que, peut-être, ils entendaient les cris depuis des jours. Des cris d'appel au secours.

— Ou alors, ils étaient à moitié endormis, on leur faisait avaler n'importe quelle saloperie pour les faire tenir tranquilles, reprit pensivement Dansel.

— C'est à voir.

Un jeune homme avait franchi le barrage de flics à l'entrée du passage et s'avavançait vers eux. Il portait un blouson bariolé Toggs Unlimited, une paire de jeans 501 et des santiags ultra-pointues en imitation croco. Les traits tirés, les yeux entourés de cernes, les joues noircies par une barbe naissante, il sautillait d'une flaque d'eau à une autre, pour ne pas souiller ses bottes.

— Toujours en retard, hein, mon petit Choukroun ? susurra Dimeglio.

— La vie de ma mère, c'est pas humain de bigophoner à une heure pareille ! J'ai pas dormi ! Juste

à peine trois heures, la vérité ! protesta le nouveau venu.

— Ah oui... désolé ! Tu vois, les criminels ne respectent pas le shabbat ! Ils ne respectent rien, d'ailleurs.

— Allez, ça va, ça va ! Vous allez pas me la jouer grave, hein ? rétorqua l'inspecteur Choukroun. C'est quoi, le plan ?

— « Le plan », c'est la baraque. Tu vas y faire un tour, et tu reviens nous voir, mais surtout, tu ne touches à rien !

Choukroun s'éloigna en haussant les épaules. Comme s'il était dans ses intentions de toucher à quoi que ce soit ! Avec son bizutage sournois et ses plaisanteries fines, Dimeglio lui tapait sur le système. Il ne lui en tenait pourtant pas rigueur. Chaque fois que Choukroun avait réellement besoin d'aide, Dimeglio arrangeait le coup.

— Tu es dur avec lui ! maugréa Dansel. Hier soir, ce n'était pas shabbat, on est jeudi ! C'était Pessah ! La Pâque juive... Notre ami Choukroun a dû passer une bonne partie de la nuit à écouter les récits de la Haggadah !

— Ah merde, alors j'ai gaffé ? s'excusa Dimeglio, sans saisir exactement la gravité de sa bévue. Il était sincèrement navré.

Choukroun vivait sous la coupe de son beau-frère Élie, restaurateur spécialisé dans la pizza casher, et fervent adepte de la secte des Loubavitch. Il respectait scrupuleusement les rites, autant qu'il le pouvait, en fonction de ses obligations de service à la Brigade. Et la veille au soir, effectivement, Choukroun avait écouté le récit de la Haggadah, la fuite des Hébreux hors d'Égypte. Toute la famille s'était

réunie pour le Seder, afin de commémorer la fin de l'esclavage sous la férule de Pharaon. En quoi cette nuit est-elle différente de toutes les autres nuits ? demandait le plus jeune garçon de l'assistance, au début de la soirée. La nuit entière ne suffisait pas à répondre à ses questions. On détaillait les exploits de Moïse, déterminé à entraîner son peuple vers le pays de Canaan. Une saga interminable entrecoupée de dégustations diverses, les herbes amères pour commémorer la souffrance multiséculaire des esclaves juifs, le miel pour célébrer leur arrivée sur la Terre promise...

Choukroun, obéissant, se dirigea vers le pavillon. En quoi cette nuit est-elle différente de toutes les autres nuits ? maugréa-t-il. C'est qu'elle débouche sur une matinée de merde !

Dimeglio, victime d'un petit trou de mémoire, s'apprêtait à solliciter les lumières de Dansel à propos de la fameuse Haggadah quand une voix les interpella. Celle de leur chef, l'inspecteur divisionnaire Rovère. Il s'était approché sans qu'ils s'en rendent compte, contournant par l'arrière l'épave de voiture à laquelle ils s'étaient adossés. Rovère les dévisagea. Grand, dégingandé, le cheveu grisonnant, un mégot de gitane planté dans la commissure des lèvres, frissonnant dans son duffel-coat.

— Je viens juste d'arriver. Vous y êtes allés, vous ? demanda-t-il en désignant le pavillon. Il paraît que c'est franchement dégueulasse...

— Ouais... répondit Dimeglio. On vient même d'y expédier Choukroun. On attend qu'il sorte.

Rovère jeta son mégot, alluma une nouvelle cigarette, les yeux perdus dans le vague.

— Le voisinage ? demanda-t-il.

— On n'a pas eu le temps de s'en occuper.

— Racontez-moi, avant que j'y aille, reprit Rovère.

Il se passa la main sur le visage, bâilla, épousseta quelques cendres qui venaient de tomber sur son épaule.

— Ben, c'est un peu difficile à décrire ! risqua Dimeglio, en montrant le croquis qu'il avait commencé à tracer sur son calepin, quelques minutes auparavant.

— Combien il y en a, au juste ?

— Quatre, à moins qu'on se soit gourés, des fois qu'il y en ait un de planqué dans un coin. On sait jamais.

— Non, non, assura Dansel, j'ai vérifié le placard, les toilettes, plus une autre petite pièce, à droite du séjour.

À cet instant, Choukroun jaillit hors du pavillon. Livide, tremblant, il avança d'une démarche incertaine, les bras ballants, et pataugea sans s'en rendre compte dans un trou d'eau graisseuse qui poissa le cuir de ses santiags. Il semblait éprouver quelque difficulté à respirer et, le torse penché en avant, s'appuya de la main droite contre une pyramide de bidons métalliques pour reprendre son souffle. Rovère fit quelques pas pour le rejoindre.

— Ça va aller, Choukroun ? demanda-t-il à voix basse, compatissant.

— Les salauds, les salauds... murmura simplement l'inspecteur, les yeux mouillés de larmes.

Rovère se décida alors à pénétrer à son tour à l'intérieur de la maison. Il prit une profonde inspiration et s'avança avec prudence, un mouchoir plaqué sur la bouche et le nez, en prenant garde de ne rien

déranger. À l'encontre de Dimeglio, il n'appelait pas les mots à la rescousse. Il n'avait que faire des descriptions, des béquilles de la syntaxe, des enluminures du vocabulaire pour imprégner sa mémoire du spectacle qui lui était offert. Bien au contraire. Ses yeux agissaient à la manière d'un appareil photographique ; ils flashaient en rafale le tableau d'ensemble, cadraient des détails isolés, bâtissaient une trame tout d'abord hésitante, puis de plus en plus précise avant de constituer une vision satisfaisante de la scène, par corrections, mises au point et adjonctions successives. Cette gymnastique mentale ne devait rien à l'instinct, mais obéissait à un savoir-faire, une technique acquise sur le tas, qu'aucun manuel ne saurait jamais enseigner. Et quelque part dans sa tête, en un point qu'il eût été bien incapable de localiser, une mystérieuse instance archivait instantanément tous ces clichés. À jamais. Rovère ne savait pas « gommer ». Il essayait, en vain, et enviait Dimeglio d'y parvenir... Sonné lui aussi, il fit demi-tour et retrouva ses adjoints.

— Le proc' est en route, annonça Dimeglio, on ne devrait pas tarder à pouvoir s'y mettre.

Les techniciens du laboratoire de l'Identité judiciaire attendaient dans une camionnette garée à l'entrée du passage. Tout leur fourbi était prêt. Dimeglio les avait avertis de ce qui les attendait, et ils avaient hoché la tête, longuement.

— On essaiera de faire du zèle, avait assuré leur responsable, d'une voix empreinte de modestie.

Son équipe était rompue aux exercices les plus éprouvants et s'acquittait de sa tâche avec toute la minutie requise. Ils avaient déjà recueilli des noyés en grand nombre, au corps boursoufflé par le séjour

dans l'eau, examiné sous toutes les coutures des cadavres mutilés, récupéré des jeunes femmes aux chairs putréfiées, en lambeaux, abandonnées dans des mansardes sordides ou au coin d'un bois, décroché des pendus, rassemblé dans des sacs de plastique des débris inidentifiables, mais la corvée qui allait leur être infligée ce matin-là, ils la détestaient par-dessus tout.

— Il y a au moins quelque chose qu'on peut décider sans le substitut, décréta Rovère, agacé d'avoir à poireauter ainsi.

Il se dirigea vers le brigadier qui avait atterri sur les lieux, sur le conseil du promeneur de chien. Un gros type moustachu, d'apparence débonnaire, au cheveu rare, qui avait dû commencer sa carrière dans les années 60, comme hirondelle, à vélo, avec une pèlerine, un képi et un bâton blanc. Un dénommé Langrier.

— En trente-sept ans de carrière, annonça-t-il après que Rovère lui eut serré la main, j'en ai vu des vertes et des pas mûres, mais ça, jamais... Dire que je me tire à la retraite à la fin du mois ! Dans le Perche, vous connaissez ? J'ai acheté une maison avec un petit magot gagné au Loto, parce que avec notre retraite, hein...

Rovère lui sourit avec tristesse. Langrier sortit un mouchoir à carreaux assez douteux de la poche de son pantalon et à grand bruit libéra les mucosités qui lui encombraient les sinus.

— J' sais plus où on va, bougonna-t-il sitôt l'opération, plutôt laborieuse, achevée. D'année en année, ça part de plus en plus en eau de boudin. J'en ai ma claque. J'habite en grande banlieue, tous les soirs, quand je rentre à la maison, les gosses de

ma cité se foutent de ma gueule, me traitent de sale keuf, y en a même qui... qui chient sur mon paillason, je mens pas, c'est déjà arrivé plusieurs fois ! En plus, mon toubib vient de m'apprendre que j'ai un glaucome... alors, hein...

Il essuya deux grosses larmes qui perlaient à ses paupières. Rovère haussa les épaules, machinalement. Il regretta ce geste incontrôlé, qui pouvait passer pour une cruelle indifférence envers les malheurs du brigadier.

— Dites-moi comment ça s'est passé... murmura-t-il en lui posant une main sur l'épaule, un signe d'apaisement, de commisération sincère bien que tardive.

— Ben rien, le type avec le chien nous a dit que ça cramait dans le coin. J'ai avancé dans le passage avec mon stagiaire, on est entrés dans la baraque et on a vu... Il a été drôlement secoué, le petit !

Langrier désignait un car de la PS où se morfondait un jeune homme. Un de ces gamins qui effectuaient leur service militaire dans la police, aisément repérables grâce au liséré vert ornant la casquette et les pattes d'épaule.

— Dites-moi, Langrier, demanda Rovère, le gars avec le chien, vous avez relevé son identité ?

— Ben non, on longeait le trottoir, avec nos mobylettes, il nous a juste dit deux-trois mots, j'y ai même pas pensé.

— C'est pas grave. Revenons-en à la maison. La porte a été renforcée par un blindage, je l'ai vu en entrant. Elle était ouverte quand vous êtes arrivé ?

— Oui, oui, grande ouverte... Vous... vous pouvez pas savoir... bégaya le brigadier, ça fumait encore, c'était, c'était...

— Vous n'avez touché à rien ?

— À rien, à rien, pensez donc, protesta Langrier, sincèrement blessé que son interlocuteur puisse penser le contraire. J'ai l'habitude, quand même ! Les lascars comme vous, je les ai déjà vus bosser, fatalement, depuis que j'use mes godasses dans la Maison, j'ai appris la leçon ! Seulement voilà, on a été secoués, forcément, alors on a traîné un peu autour de la baraque, histoire de voir s'il y en avait pas d'autres, éparpillés dans le terrain vague, hein, c'est humain... vous comprenez ?

Dimeglio, en arrivant sur les lieux, avait tout de suite appelé des renforts et organisé des tours de garde autour d'un périmètre assez vaste pour éviter précisément de confronter le brigadier et son adjoint à la curiosité des badauds qui menaçaient de s'agglutiner dans les parages.

— Venez, Langrier, soupira Rovère. On va le voir, votre stagiaire.

Il monta à bord du car.

— Écoute, dit-il, vraiment tu n'as pas eu de bol, seulement voilà, le problème, c'est que je voudrais bien pouvoir compter sur ta discrétion. La presse pourrait venir fouiner et il est plus que souhaitable que ces gens-là n'apprennent rien de ce qui s'est réellement passé ici. Tout du moins dans l'immédiat. Dans les heures qui viennent, en fonction du boulot que mon équipe va accomplir, on peut avancer, vraiment avancer. Pour accumuler le maximum d'indices qui nous permettront de coincer les ordures qui ont fait ça. Et moins il y aura de pub autour de ce qu'on apprendra, mieux ça vaudra. C'est une question d'efficacité. Vu ?

Langrier crut bon de souligner les propos de

Rovère d'une mimique éloquente, qui consista à se pincer vigoureusement les lèvres entre le pouce et l'index. Le stagiaire fit signe qu'il avait bien enregistré la leçon.

— C'est important, insista Rovère. Je ne sais pas ce qu'on va trouver, vraiment pas, mais vous deux, fermez-la le plus longtemps possible. Croyez-moi, ça ne sera pas inutile !

Il toisa le gamin, sans illusion. Un de ces petits malins qui avait cru bon d'échapper à la cour de la caserne et aux corvées de chiottes en endossant l'uniforme de flic et devait bien avoir une copine auprès de laquelle il tenait à se faire mousser, alors, une occasion pareille, il n'allait certainement pas la louper.

Rovère ferma les yeux, l'espace d'un instant, et se passa la main sur le visage. L'intérieur du car puait. À bien y réfléchir, les paupières closes, Rovère constata même qu'il empestait carrément. La sueur, les restes de sandwichs abandonnés enfouis sous les banquettes, les résidus tenaces de dégueulis d'alcools coffrés au hasard des rondes, les déjections de la petite mémé trahie par ses sphincters, transportée la veille aux urgences après une agression à coups de cutter... Le tout dilué dans un flot de détergent passé à la hâte, à grand renfort de balai-brosse et de serpillière, poil de crin et cristaux de Javel raclant la tôle rebelle. Un car de flic banal. Rovère rouvrit soudainement les yeux, l'attention de nouveau mise en éveil par Dansel qui tambourinait contre une des vitres du fourgon.

— Le proc' est arrivé, annonça celui-ci d'une voix neutre.

— Qui est-ce ?

— La petite Horvel, c'est pas le mauvais cheval, toussota Dansel en désignant une toute jeune femme au visage enfantin, couvert de taches de rousseur, vêtue d'un jean, d'un sweat-shirt rose et d'un fly-jacket de cuir noir, qui venait de descendre d'une Clio et avançait vers eux, cornaquée par Dimeglio.

*

Maryse Horvel, substitut du procureur, avait été alertée, à la fin de la première nuit de la permanence d'une semaine qu'elle effectuait en roulement avec ses collègues, par l'appel du Central de la préfecture de Police reçu sur son portable. Tendue, inquiète de ce qu'elle allait devoir constater, les sens en alerte, et malgré tout distraite, comme égarée dans ce décor sinistre, la jeune magistrate trébucha sur un débris de parpaing placé en embuscade sous ses pas incertains. Dimeglio, d'un geste réflexe, machinal, lui agrippa le bras sous l'aisselle et l'aida à retrouver son équilibre, sans le moindre effort apparent, comme s'il n'avait soulevé qu'une feuille de papier emportée par le vent. Elle le remercia d'un hochement de tête. Et fit face à Rovère qui la gratifia d'un sourire dans lequel elle crut lire une douce ironie, mêlée de fatalisme.

Ils se connaissaient. À quelques reprises, ils s'étaient croisés dans des circonstances analogues. Un cadavre à visiter au petit matin, une vie, une existence brusquement cassée, saccagée, broyée, dont il allait falloir renouer les fils déchirés, sonder les mystères, fouiller les tripes, au propre comme au figuré, pour connaître le fin mot de l'histoire, une

fin et une histoire sans éclat, la plupart du temps. La prostituée retrouvée égorgée sur le bitume du périph', la bouche pleine de sperme, le gosse famélique abandonné dans le local à vélos d'un HLM, mort par strangulation, une pompe à vélo enfoncée dans l'anus, le SDF éventré sous un abribus, emmailloté dans son paquet de *Réverbère*, et même la drag-queen en guêpière et cuissardes de Skaï rose fluo, au pif blanchi à la coke, défenestrée du haut de son duplex, dix-septième étage Front de Seine...

En quelques mots, Rovère mit Maryse au courant. Elle écouta avec attention, dévisageant l'un après l'autre les hommes qui entouraient la maison. Une vingtaine. Toute l'escouade de flics devait attendre qu'un représentant du Parquet donne son feu vert avant de pouvoir se mettre au travail.

— Les journalistes ? demanda-t-elle.

— Rien à craindre, c'est vous qui ferez un point de presse, si vous le voulez...

— O.K., on y va.

Maryse sortit de la poche de son blouson la fiole emplie de *Baume du Tigre* qui ne la quittait jamais et s'enduisit la lèvre supérieure avant d'inspirer puissamment. Son visage s'empourpra, ses yeux se mirent à larmoyer. Elle rangea sa fiole.

— Il faudra que vous me disiez où vous achetez ça, dit Rovère en poussant du pied la porte du pavillon. Quoique... vous allez pouvoir le constater, le problème, aujourd'hui, ce n'est pas vraiment l'odeur... enfin, pas principalement !

— J'ai cru comprendre ! lança-t-elle en se forçant à sourire.

Elle s'arrêta un instant, fixant la serrure avec attention.

— Aucune trace d'effraction. Voilà.

— Mon Dieu... murmura Maryse, sitôt franchi le seuil.

D'un geste machinal, elle agrippa le bras de Rovère et le serra vigoureusement. Il la laissa faire et contempla quelques secondes les ongles rouge carmin qui s'enfonçaient dans la laine bleue de son duffel-coat.

— Excusez-moi, balbutia-t-elle, livide, en se forçant à enfouir ses deux mains dans les poches de son blouson.

Les murs de la maison, les plafonds étaient noircis par les flammes qui les avaient léchés sans parvenir toutefois à embraser l'ensemble. Il n'y avait aucun meuble, les pièces étaient intégralement vides, le sol carrelé de dalles rouges. Les fenêtres étaient closes et les rideaux de fer baissés. De minces rais de lumière s'insinuaient pourtant au travers, emplissaient la pièce principale et le corridor menant à la cuisine d'une clarté diffuse. Dans un premier temps, Maryse ne put détacher son regard du cadavre qui se trouvait au centre de la pièce. Assis en tailleur, totalement carbonisé.

— Avec quoi ont-ils fait ça ?

— Des bouteilles incendiaires, de toute évidence : il y a des débris de verre partout !

Maryse hocha affirmativement la tête. En sus de l'odeur répugnante de la chair brûlée, son odorat fut assailli par des effluves d'essence. Elle eut la nausée, faillit sortir précipitamment, mais parvint à dominer son dégoût. À présent que ses yeux s'étaient accoutumés à la demi-pénombre, elle aperçut les tessons qui jonchaient le sol.

— Quel... quel âge lui donneriez-vous ? reprit-

elle, en désignant le corps qui se trouvait au centre de la pièce.

— Six-sept ans, pas plus ? Non ?

— Pauvre gosse. Regardez-le... cette espèce d'anorak qu'il portait. Il a totalement fondu...

Des traînées de plastique bleuâtre dégouлинаient en effet du torse jusqu'au sol. Le petit corps semblait irréel, ainsi noirci, recroquevillé, prostré dans une attitude qui n'évoquait même pas la souffrance, les bras croisés le long du torse, comme si, curieusement, il avait eu soudain très froid.

Maryse se souvint d'un jour, où, petite fille, elle jouait dans le salon, chez ses parents. La télévision était allumée. Son père, assis dans un canapé, lisait son journal. Les images d'un documentaire défilaient sur l'écran. Maryse, son nounours dans les bras, suçotant son pouce, s'était soudain arrêtée de chanter en contemplant l'homme qui brûlait au beau milieu de la rue. Un bonze vietnamien qui venait de s'asperger d'essence et se consumait, assis en tailleur, sous le regard effaré des passants. Maryse n'avait pas compris ce que faisait ce monsieur aux yeux bridés, au crâne rasé. Son père, affolé, l'avait serrée dans ses bras, détournée de l'écran, cajolée. Elle avait deviné, confusément, qu'elle venait d'assister à un spectacle interdit, sans doute réservé aux grands. Et donc particulièrement attractif. Il lui sembla entendre avec une grande netteté la voix affectueuse de son père, alors qu'à présent, trente ans plus tard, elle fixait ce petit corps carbonisé à moins de deux mètres d'elle.

Rovère montra des résidus de verre brisé sur les épaules, et le goulot d'une bouteille, qui gisait entre les jambes de l'enfant.

— Ça a éclaté directement sur lui, il a dû s'embraser en une seconde !

Maryse écarquilla les yeux. Rovère disait vrai. Elle vit également le collier de métal qui enserrait ce qui restait de la cheville droite, relié à une chaîne.

— Les deux autres, par contre, ils se sont débattus dans les flammes, poursuivit-elle après avoir toussoté pour s'éclaircir la voix.

Il y avait sur le carrelage de larges traînées noires, signe d'une agitation intense, d'une reptation frénétique. L'un des corps était lui aussi totalement carbonisé, alors que l'autre n'avait été atteint qu'au torse et à la tête : les cuisses, le bassin et les jambes étaient intacts. Il portait un pantalon de pyjama. Et la même chaîne, reliée à un collier, attachait encore les petites victimes à la canalisation d'un radiateur.

— Il y en a un quatrième, disiez-vous ?

Rovère confirma, et se dirigea vers la cuisine. Vide de toute installation, à l'exception d'un évier. La fenêtre était grande ouverte. Il laissa à Maryse tout le temps d'observer et vit la jeune femme déglutir avec difficulté. Elle ouvrit la bouche à plusieurs reprises, comme si elle manquait d'air, puis se maîtrisa. Elle semblait si secouée, si meurtrie, que Rovère faillit bien lui prendre la main. Rien de tel que le contact charnel pour partager la colère, la souffrance. Exactement comme elle avait elle-même étreint son bras, quelques instants auparavant. Une pulsion qu'il réprima aussitôt. Le geste eût paru totalement déplacé. Maryse aurait pu croire qu'il cherchait à la protéger. À l'épargner. Pire encore, qu'il profitait d'un moment de faiblesse pour asseoir son pouvoir, sa suprématie. Lui,

le flic aguerri, elle, la petite magistrate toute frétil-lante, en début de carrière, à qui il convenait de tendre une main secourable, charitable, pour mieux la mater. Bref, elle aurait pu imaginer qu'il outre-passait son rôle, lequel se bornait à lui présenter des cadavres et à attendre les ordres. Il se contenta donc de se gratter la tête, puis laissa retomber son bras pour saisir dans la poche de son pantalon un paquet de cigarettes à moitié vide, qu'il se mit à triturer mécaniquement.

— Difficile à imaginer, hein ? lança-t-il pour rompre le silence qui devenait pesant.

— Oui, ce doit être long, très long, de mourir comme ça...

Elle ne pouvait voir que le bassin, les fesses et les membres inférieurs de l'enfant, ou tout du moins ce qu'il en restait. Deux petites colonnes de chair calcinée, de peau éclatée. Une sculpture noirâtre, desséchée, avec toutefois quelques résidus graisseux, qui s'obstinaient à pendouiller sur leur substrat charbonneux, et dessinaient encore des rondeurs, des galbes, une tentative tout du moins, en fait un amas suintant de bulles, de boursouflures, d'ampoules, dont l'éclatement libérait un liquide mordoré étalé en une flaque visqueuse sur le sol.

Maryse ne semblait pas décidée à s'extraire de cet exercice de contemplation oppressant. Rovère n'osait la brusquer. Elle s'ébroua enfin, avisant le paquet de Gitanes qu'il malmenait sans parvenir à se décider à en allumer une.

— Je peux vous taper ? J'ai oublié mes Marlboro dans ma voiture.

— La dernière fois qu'on s'est croisés, vous parliez d'arrêter ! nota Rovère.

— Promesse d'ivrogne ! J'ai essayé, mais j'y arrive pas ! confia-t-elle avec un pâle sourire.

Leurs mains s'effleurèrent autour de la flamme du briquet. Ils restèrent encore un long moment côte à côte. Rovère désigna un morceau de planche brisée, qui gisait sur le carrelage, près de la fenêtre.

— C'est sans doute avec ça qu'on a forcé le volet... en faisant levier, dit-il en exhalant une bouffée de fumée.

— Vous voulez dire de l'intérieur ? Je ne comprends pas !

Elle chercha la manivelle qui aurait permis de lever le volet et n'en vit aucune.

— C'est une vieille maison, reprit Rovère, mais elle était dotée d'un système de fermeture de sécurité à commande électrique centrale... Comme on a dû couper le courant depuis belle lurette, tout est resté coincé en l'état. Vous verrez, dans la pièce principale, il y a une plinthe arrachée sur une cinquantaine de centimètres. En l'occurrence, cette planche...

Maryse baissa les yeux sur la latte de bois que lui désignait l'inspecteur puis son regard remonta vers le cadavre du gosse.

— Ce gosse était bien trop petit pour avoir la force de faire ça !

— Alors quelqu'un d'autre...

— O.K., ce qui est certain, c'est qu'il s'est retrouvé coincé sous le volet coulissant en tentant de fuir, ce qui signifie que l'autre moitié du corps est intacte, au-dehors ? reprit Maryse d'une voix plus affirmée.

— Exact ! On ne peut rien vous cacher.

— Pas la peine de me vanter, hein, c'est le b-a ba de la déduction ! Alors ? On va voir ?

— À vos ordres !

Le stress s'était évanoui. Maryse sentit son estomac se dénouer, Rovère essuya ses paumes moites sur son pull-over. Ils reculèrent. En passant de nouveau dans le couloir, ils lancèrent un regard sur les autres corps. Rovère pointa l'index en direction d'un recoin du séjour. Il désignait un carton avachi recelant quelques paquets de chips et bouteilles d'Évian que les flammes avaient épargnés. Ainsi qu'un seau de plastique. Maryse s'approcha. Le seau était à demi rempli d'urine et d'excréments.

— O.K., admit-elle, on les nourrissait, donc on ne les a pas enfermés ici simplement pour les brûler vifs !

— CQFD, on est sur la même longueur d'onde, conclut Rovère.

Avant de franchir le seuil, il montra la plinthe arrachée, qui étayait son hypothèse concernant la tentative d'effraction du volet par l'intérieur. Ils se retrouvèrent tous deux au-dehors, clignant des yeux sous les rayons du soleil, un peu hébétés. Dansel griffonnait une grille de mots croisés, Dimeglio se curait les ongles, Choukroun, à l'aide d'un Kleenex, tentait de nettoyer ses santiags. Rovère leur adressa un bref signe de la main, pour leur signifier d'avoir à patienter encore un peu, et contourna la maison. Maryse le suivit, la tête rentrée dans les épaules, d'un pas assuré.

Elle avait épuisé toute sa réserve de pitié, de révolte, à l'intérieur de la maison, aussi le spectacle qui l'attendait à l'extérieur la laissa-t-elle presque indifférente. Elle s'en voulut, s'adressa des reproches, tenta de mobiliser ses dernières ressources, se força, s'administra mentalement une belle volée de

coups de pied au cul, mais rien n'y fit. Le gosse — il paraissait à peine six ans — qu'elle avait vu à demi carbonisé à l'intérieur, dans la cuisine, la fixait d'un regard halluciné, les yeux grands ouverts, sans parvenir à lui arracher une larme. C'était fini. Elle avait donné tout ce qu'elle avait pu. Il n'y avait plus rien. Plus rien à présent que des réflexes purement professionnels.

— Il... il s'est arraché les cheveux par poignées tellement il souffrait... parvint-elle toutefois à balbutier.

— Oui, il s'est griffé les joues, vous voyez bien, concéda Rovère, qui en était arrivé au même stade de renoncement.

Hagards, ils contemplèrent les doigts tordus, les ongles sanguinolents, les mâchoires crispées, les muscles du cou tendus comme des cordes, qui faisaient saillir la peau sur les clavicules, la langue, coincée entre les incisives, à demi tranchée, les filets de vomissures qui souillaient le menton, la peau du torse marbrée de taches violettes. Et les yeux, exorbités, qui n'en finissaient plus de fixer le ciel bleu. Ce fut Maryse qui tourna les talons la première. Rovère suivit. Ils se retrouvèrent face à l'escouade de flics et de techniciens de l'Identité judiciaire qui n'attendaient qu'un geste pour se lancer à la curée.

— Allez-y ! décréta Maryse. On reste dans le cadre de l'enquête flagrante, c'est à moi que vous rendrez compte.

Rovère lança son bras droit en avant, l'index dressé, et effectua un moulinet avant de claquer des doigts. Le signal que tous guettaient. Un quinquagénaire bedonnant, au visage épais, piqueté de poils

épars, trop clairsemés pour suggérer à leur propriétaire la nécessité d'un rasage quotidien, se rua en premier à l'intérieur du pavillon. Croisant Rovère, il le gratifia d'un sourire qui se voulait jovial.

— Dimeglio m'a tuyauté, paraît que ça fristouille pas mal, là-dedans, hein, Rovère ?

Pluvinage était un des médecins légistes qui effectuaient les permanences à l'Institut médico-légal dans l'attente du « matériel » fourni par la Brigade criminelle. Un curieux bonhomme, de prime abord rêche, méfiant, voire hargneux, jaloux de sa compétence, mais tenace, fiable... et non dépourvu d'humour. Créateur de néologismes : « fristouiller », par exemple, verbe inédit du premier groupe, exclusivement réservé à la corporation des légistes, et qui, dans sa bouche, suggérait bien des turpitudes, des promesses de fil à retordre, du cas d'école en puissance, bref du cadavre rebelle aux aveux, de la viande à secret. Rovère pratiquait Pluvinage depuis tant d'années qu'il savait, au besoin, rester sourd à ses facéties d'un goût parfois douteux.

— Ça fristouille, oui, ça, pour fristouiller, on ne peut pas dire... confirma-t-il dans un murmure, sans que l'intéressé l'entende.

À la suite de Pluvinage, le ballet des spécialistes s'engouffra dans le pavillon. Les mains gantées de latex ultra-fin, les gens de l'Identité judiciaire investirent la place. Les lieux furent photographiés sous tous les angles, le sol, les murs, grattés, raclés, inspectés à la recherche d'empreintes digitales, le contenu du carton de nourriture, le seau hygiénique, les poussières, la suie, les débris de cocktails Molotov soigneusement déposés dans des sachets de cellophane, les liquides aspirés dans des pipettes puis

recueillis dans des éprouvettes, les résidus humains, enfin, dûment étiquetés, numérotés, enfouis dans de grandes housses de plastique gris expédiées à la morgue du quai de la Râpée aux fins d'expertise.

Rovère rassembla son équipe. Dimeglio allait se charger des ouvriers du chantier, Dansel de la maison. Même s'il y avait peu de chances pour que le propriétaire ait quoi que ce soit à voir avec le drame, il fallait tout de même vérifier. Restait la corvée suprême. L'autopsie. La procédure réglementaire exigeait qu'un OPJ y assistât. Rovère se tourna vers Choukroun, qui se mit à blêmir.

— Ne t'inquiète pas, je viens avec toi. C'est sans doute de ce côté-là qu'il y a le plus à apprendre. En route tout le monde ! On fera un premier point à la Brigade en milieu d'après-midi.

Rovère passa un bras autour des épaules de Choukroun, lui sourit et lui montra sa voiture. Ils s'éloignèrent sous le regard de Dansel et Dimeglio.

— Il tire un peu moins la gueule, ces derniers temps, ou je me goure ? demanda celui-ci.

— Tu n'es pas au courant ? Il revoit sa femme, assez régulièrement, je crois ! répondit Dansel en étouffant un bâillement.

Dimeglio s'ébroua. Le fait que Rovère se réconcilie avec Claudie était incontestablement une bonne nouvelle. La première de la journée.

2

À l'instant même où l'inspecteur divisionnaire Rovère quittait ce chantier perdu dans le secteur de la Chapelle, Françoise Delcourt descendit de son

wagon de métro, en compagnie de son fils Laurent, à huit heures tapantes, comme tous les jours. Ils habitaient le Marais, rue des Écouffes, et prenaient la ligne Vincennes-Neuilly à la station Saint-Paul, jusqu'à Porte-de-Vincennes. La mère, une femme menue au visage rond encadré de cheveux grisonnants, coupés très court, filait alors à droite vers l'avenue Arnold-Netter, pour rejoindre l'hôpital Trousseau, tandis que le gamin franchissait les grilles du lycée Hélène-Boucher où il était inscrit en classe de seconde. Durant le trajet, Françoise Delcourt questionnait prudemment son rejeton à propos des devoirs de français, des interrogos écrites de maths, des thèmes et des versions d'allemand... Laurent n'était pas mauvais élève mais, de tempérament volontiers cyclothymique, il agaçait nombre de profs avec ses résultats en dents de scie. Ce matin-là, il évoqua un conflit qui germaït depuis plusieurs semaines avec l'enseignant de physique, réputé pour noter à la tête du client et qu'il se promettait de moucher au prochain conseil de classe. Laurent s'était fait élire délégué des élèves en début d'année. Françoise Delcourt fronça les sourcils. Les velléités revendicatrices de son fils l'inquiétaient. Elle redoutait qu'emporté par ses plaidoiries en faveur des copains, il ne s'attire la hargne, voire la rancœur du corps enseignant. Mais comment le dissuader de prendre des risques ? Elle-même avait été une des dirigeantes du comité de grève des infirmières durant le grand mouvement revendicatif des années passées ! On l'avait à plusieurs reprises interviewée à la télévision lors des sit-in devant le ministère de la Santé, et Laurent avait ressenti une grande fierté de voir sa mère tenir tête à la hiérarchie et manifes-

ter pour la bonne cause. Dans ces conditions, comment réfréner ses élans de révolte devant la bêtise, le sadisme du prof de physique ? Françoise Delcourt vivait seule avec Laurent depuis la mort de son mari dans un accident de voiture, sept ans plus tôt. Le gamin avait vaillamment surmonté l'épreuve. Il avait refoulé son chagrin, s'était endurci, et si, aujourd'hui, il tenait à assumer des responsabilités qui lui conféraient un statut de protecteur, d'avocat, envers ses copains de classe, sa mère ne se sentait pas d'humeur à l'en dissuader, et en éprouvait au contraire une certaine satisfaction. Bon sang ne saurait mentir.

Ce matin-là, Françoise Delcourt avait en tête d'autres soucis que les démêlés de son fils avec le proviseur, le censeur, le conseiller d'éducation, les profs et les pions du lycée Hélène-Boucher. Prévenir Vauguenard. Le Patron du service. Avec un grand P, totalement superflu. Vauguenard était un type bien. Il se foutait des majuscules, des titres, du protocole, et dirigeait le service où Françoise était surveillante. Prévenir Vauguenard. Depuis plusieurs jours, elle y songeait. Un doute, une vague impression de malaise, voilà ce qu'elle avait ressenti, tout au début. Un sentiment diffus, ce qu'elle n'osait appeler une intuition. La sienne. Féminine, purement féminine. Et par conséquent suspecte. Les mères, n'est-ce pas, ça ne demande qu'à fabuler : elle entendait déjà Vilsner, le psy du service, retenir un petit gloussement discrètement sarcastique, tout en sous-entendus, blessant...

Dans le service du professeur Vauguenard, on ne recevait que des cas dits « lourds ». Sur les tableaux des salles d'attente où les parents venaient consul-

ter, les spécialités des différents médecins étaient soigneusement codifiées à l'aide d'un jargon obtus, destiné à masquer la réalité, à l'enrober d'une prose onctueuse, apaisante par la simple magie de son opacité. Le maître mot était oncologie. Ne jamais dire tumeur, cancer, chimiothérapie : pour ce dernier terme, l'abréviation aurait suffi à déclencher une vague de panique. Chimio, deux syllabes maudites, à proscrire à tout prix.

— *Chimio*, évitez, on comprend assez vite. Surtout pour les *mioches*, vous me suivez, *mioches-chimio*, ça sonne trop bien, évitez, souvenez-vous, l'inconscient est structuré comme un langage, alors il y a des associations de sonorités malencontreuses, évitez, ça peut traumatiser les géniteurs, roucoulait Vilsner, très fier de son sinistre petit jeu de mots.

Vauguenard lui avait octroyé quelques matinées de vacations hebdomadaires durant lesquelles il recevait les familles, à la demande, ou les enfants, suivant un plan plus systématique. Une fois par semaine, le vendredi matin, il animait également une réunion destinée à armer le personnel soignant contre l'angoisse qui couvait dans le regard des parents. Françoise le détestait. Éviter Vilsner, prévenir Vauguenard. Elle pénétra dans la loge, enfonça son carton de présence dans la fente de la pointeuse, enfouit au fond de sa poche un tract CFDT qu'elle se promit de lire à tête reposée, et se dirigea vers les vestiaires du pavillon Laennec, où elle enfila sa blouse avant de prendre connaissance du cahier de liaison tenu par la garde de nuit. En tant que surveillante, elle avait en charge une vingtaine de petits patients. Elle pénétra dans les chambres, l'une après l'autre, distribua des bisous, des

caresses, vérifia le plateau contenant les médicaments du matin, engueula Ernestine, une fille de salle qui n'avait pas nettoyé une flaque de jus d'orange étalée sur le sol de la 18, nota qu'à la 15 la courbe de température n'avait pas été correctement relevée, et commença à préparer le programme de la matinée. La fiche pour le scanner de la 9, le bon radio pour la 12, le bulletin de sortie de la 13, la préparation de salle d'op' pour la 6, l'ablation des fils pour la 2, la biopsie de contrôle de la 7, etc. Il fallait faire vite. À dix heures, il y avait réunion. Heureusement, Vilsner ne serait pas présent. Tous les jeudis matin, il animait un atelier de réflexion pour des personnels de la DDASS, en banlieue.

Françoise était hautement intéressée par l'ordre du jour. Un projet proposé par Vauguenard en personne : la visite régulière de clowns dans le service. De vrais artistes de cirque, un blanc et un auguste, avec tout leur attirail de godasses démesurées, de faux nez, de chapeaux à ressorts, de cravates à pouêt-pouêt, de langues de belles-mères, de pièges à souris planqués dans le fond des poches, etc. Le rire en tant qu'arme thérapeutique. Vauguenard était sérieux. Françoise pensait qu'il avait raison et le soutenait à fond, contre vents et marées : ça jasait ferme dans les couloirs. Nombreux étaient ceux qui tenaient la dernière lubie du patron pour un gadget déplacé.

— Les gosses ont besoin de rire, plaidait-il, c'est peut-être irrationnel, ça ne remplacera jamais les médicaments, mais c'est ainsi. Un même qui ne rit pas, c'est un infirme. D'ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais plus on vieillit, moins on a de fous rires. Je me trompe ? Non ? Alors vous voyez.

Avec tout ce qu'on leur fait subir, on leur doit au moins ça.

La décision était arrêtée. Restait à préparer la venue des artistes. À faire en sorte que leur intrusion dans les chambres des malades soit correctement balisée, annoncée, qu'ils ne tombent pas comme un cheveu sur la soupe dans cet univers aseptisé. Si on leur faisait la gueule à chaque coin de couloir, fatalement, leur numéro risquait fort de s'en ressentir. Françoise les avait déjà rencontrés, en costume de ville, morts de trouille, morts de trac, dans le bureau de Vauguenard. Deux types très jeunes, ex-étudiants d'HEC qui un beau matin s'étaient réveillés avec une gueule de bois terrible, existentielle. Un flot de lucidité leur avait inondé les neurones, les décidant à tout plaquer : les statistiques du second marché, les cours du yen et du mark, les dissertations toutes plus creuses les unes que les autres sur la culture d'entreprise, la stratégie du management, les fourberies du marketing... Deux braves gars imbibés d'altruisme jusqu'à la glotte, fourvoyés chez les croquants de la finance et qui brusquement avaient freiné des quatre fers pour prendre un virage décisif. Chapeau bas, avait songé Françoise en les écoutant narrer leur CV plus qu'atypique. École du cirque, stage chez Pinder, galas dans les ZUP, les ZEP, galère à la banque, et, au finish, ce numéro de Paillasse et Gugusse qu'ils tentaient de vendre dans les hôpitaux. Banco, avait tranché Vauguenard en chargeant Françoise d'arrondir les angles auprès des grincheux de l'Assistance Publique.

Françoise consulta sa montre. Il était neuf heures dix. La routine expédiée, il lui restait cinquante

minutes avant la fameuse réunion. Elle s'enferma dans son bureau et sortit le dossier de la chambre 10. Valérie Lequintrec. Huit ans. Admise dans le service douze jours auparavant après un véritable marathon provincial et des hospitalisations répétées à Lorient et Rennes. Le rapport d'admission était signé de la main de Cantrot, l'adjoint de Vaugue-nard, par ailleurs farouche opposant à la venue des clowns dans le service. Françoise poursuivit la lecture du document qu'elle connaissait quasiment par cœur.

... l'enfant est transférée 48 heures au centre hospitalier de Rennes pour surveillance avant retour au domicile. Surgissent alors des accès d'hypoglycémie, à divers moments de la journée. Ces nouveaux signes motivent une réhospitalisation à Lorient. Après observation, on confirme qu'il existe des accès d'hypoglycémie anarchiques, aussi bien à jeun qu'une à deux heures après les repas. Le diagnostic d'hyperinsulinisme est suggéré. Dès l'arrivée dans notre service, est mis en place un cathétérisme du système veineux péri-pancréatique. Apparaissent deux points d'hypersécrétion, évoquant une tumeur localisée de la queue et de l'isthme du pancréas. Une intervention chirurgicale est décidée. Laquelle sera effectuée par le Pr Lornac, et consistera en une pancréatectomie partielle de la queue et de l'isthme. Les suites opératoires sont simples. Les accès d'hypoglycémie disparaissent complètement.

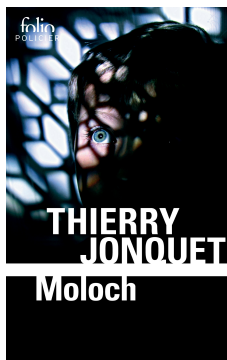
Le rapport de Cantrot était nickel. À l'en croire, la gosse, charcutée dans les grandes largeurs, était guérie. Pourtant, depuis quatre jours, de nouveaux

— Nous n'avons servi à rien, tout s'est joué sans nous, constata-t-elle. C'est difficile à encaisser.

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie. Le jour s'est levé, allez, venez, je vais vous raccompagner chez vous.

Durant le trajet en voiture, la ville s'anima peu à peu. Les immeubles qu'ils croisèrent s'illuminaient, étage après étage, d'une tour à l'autre, d'un carrefour au suivant. Derrière ces fenêtres, des milliers de gens se brossaient les dents, avalaient un café ou, pour les plus chanceux d'entre eux, faisaient l'amour.

FIN



Moloch

Thierry Jonquet

Cette édition électronique du livre *Moloch*
de Thierry Jonquet

a été réalisée le 24 octobre 2018

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072819674 -Numéro d'édition : 341318).

Code Sodis : U21019 - ISBN : 9782072819711

Numéro d'édition : 341322.